

31. La redécouverte des déesses antiques et des êtres apparentés.

Jean-Pierre Vernant, '*Oedipe' sans complexe*, in, J.P. Vernant/P. Vidal-Naquet, *Oedipe et ses mythes*, Ed. La découverte, 1986 ; Ed. Complexe 1988 et 2001, 9, situe la figure d'Œdipe non pas dans le complexe nommé d'Œdipe (fleuron de la psychanalyse) mais dans la théogonie orientale (comme le font les spécialistes de l'Hellas).

L'histoire d'origine en question commence par le chaos, le vide total dans lequel tout bouge et vit de manière désordonnée ou ordonnée. Mais à un moment donné (ce terme est mythique et ne fait référence qu'à un aspect supplémentaire de ce qui a déjà été mentionné, - intemporel). Gaia, la mère qui englobe tout et qui "donne naissance" (encore un terme mythique signifiant "la raison d'être") à tout ce qui existe. Elle est inébranlable (et donc prévisible). Elle a progressivement établi un ordre au sein du chaos primordial (mentionné ci-dessus).

Note : Elle génère des êtres et un ordre à partir de son propre être. Sans Eros, par exemple, c'est-à-dire sans union sexuelle avec un partenaire masculin. Ainsi, par exemple, avec Oeranos, qui est généré par elle seule. Oeranos n'apparaît pas dans la raison d'être - comme Eros - de tout ce qui est. Voyez la théogonie orientale dans son commencement absolu, - partiellement refondée par exemple par le poète-penseur grec Hésiode (-900/- 600).

Nous soulignons ici que notre héritage culturel grec antique était loin de méconnaître la déesse primordiale ou la mère omnipotente. Nous ne nous attarderons pas ici sur d'autres divinités féminines et êtres sacrés : qui n'a pas, par exemple, entendu parler d'Aphrodite ou des muses ?

La portée de la force vitale divine.

Il suffit de mentionner les grands titres de la table des matières de L. Graham, *Déesses*, Ed. Abbe-ville, New York, Paris, Londres, 1997 (orig. : *Goddesses in art*, New York, 1997) pour découvrir le rôle énorme qu'ont joué les civilisations primordiales, partout sur la planète, dans leur vie. Création et construction de l'univers (c'est-à-dire l'harmonie des contraires), divinité androgyne (la déesse qui est en même temps un dieu), mère d'une tribu, patronne de tout ce qui est maternité, déesses des animaux, des champs, des fleurs et des plantes, de l'amour et de la sexualité, de la santé et de la guérison, de la guerre et de la victoire, de la connaissance et de la sagesse.

Note : les quatorze dernières "fonctions", telles qu'enseignées par Usener, montrent la contradiction fondamentale, c'est-à-dire la création et la destruction. Ainsi les déesses rendent malades et guérissent à la fois.

Le renouveau.

Selon Graham, parmi un certain nombre d'autres auteurs, ce sont surtout Maria Gimbutas, archéologue (avec *The Goddesses and Gods of old Eurpe* (1974), et Merlin Stone, historien de l'art (*When God was a woman* (1976)), qui ont amorcé le retournement de l'attention (jusqu'à la vénération), bien que les deux ouvrages soient sujets à des réserves.

Nous avons maintenant de solides raisons de supposer que l'Europe préhistorique accordait une place dominante à la grande déesse, qui a été supplantée par la culture masculine ultérieure des Indo-Européens.

Le féminisme.

La première intention des féministes des années 70 était l'émancipation de la femme moderne dans tous les domaines culturels. Mais avec le temps, le féminisme a découvert qu'en Orient et en Occident, le sacré contenait des divinités féminines et masculines, - que le chamanisme féminin et masculin existait et existe toujours, - que les hommes de l'Occident étaient à la fois des femmes et des hommes, des prêtresses et des prêtres.

Une première caractérisation.

Selon Graham, l'archéologie, la mythologie et la linguistique montrent que les cultures qui détestent les déesses tendent vers l'égalité des droits, le culte de la Terre Mère (tellurisme) et la non-violence.

Le point noir de l'Ouest.

Les raisons qui ont conduit à minimiser, voire à éradiquer, l'aspect féminin sont complexes. L'une des raisons les plus importantes est la destruction, pendant plusieurs millénaires, des cultures valorisant les déesses par des tribus indo-européennes extrêmement agressives qui ont détruit les anciennes cités entre la Grèce et l'Inde avant de construire leur propre culture.

Ces peuples sauvages vénéraient des dieux du ciel offensifs (animisme primordial) à un degré si intense qu'on pensait que les divinités féminines et ce qui va avec étaient en dehors du sacré. Joseph Campbell appelle cela "le renversement patriarcal". Selon Graham (et nombre de ses collègues penseurs), la tradition biblique depuis les pères de l'église se situe dans la même masculinisation du sacré. Ainsi, les femmes sont toujours exclues de la prêtrise dans les églises chrétiennes (surtout catholiques).

La Terre Mère. - Partout dans le monde, on trouve les restes de la croyance tellurique (ou en grec : chtonique) en la terre mère. C.J. Bleeker, *De moedergodin in de oudheid* (La déesse mère dans l'Antiquité), La Haye, 1960, consacre un chapitre introductif à ce sujet : Terre nourricière, o.c., 21/35.

Pour parler de façon méticuleuse (fluide), à la base se trouve (ce que Bleeker appelle) la prise de conscience que l'homme, s'il reste connecté à la terre, puise dans une source mystérieuse, je veux dire sainte, qui fournit la force vitale et tout ce qui en dépend. Avec Gerh. van der Leeuw, nous appelons cela l'aspect dynamique du culte de la terre, que nous retrouvons encore lorsque l'actuel pape Jean-Paul, au début d'une visite dans un pays, embrasse la terre. Cela nous rappelle immédiatement que dans les romans de F. Dostoïevski, les acteurs embrassent la terre lorsqu'ils veulent traiter de situations particulières, comme le faisaient les Russes à l'époque.

Il existe entre l'homme, dans la mesure où il ne vit pas une vie désacralisée, et la terre, signe extérieur d'une force vitale sacrée, "un lien aussi primaire, irrationnel et indissoluble que le lien maternel". (o.c., 22). - Avec la force vitale de base, le culte de la terre donne aussi la sagesse de vie, bien sûr.

La terre comme un monde souterrain.

La vie vécue comme divine (végétale, animale, humaine, invisible) "vient du monde souterrain" (o.c., 28). Après tout, la terre et son être intérieur sont le siège de la déesse de la terre qui contrôle le royaume des morts dans la terre et influence profondément la vie dans son biotope autour de notre planète.

On comprend ainsi que la culture contrôlée par la déesse, orientée tellurique comme elle l'était, consultait l'oracle de la terre sous ses multiples formes. Ainsi, Gaia n'était pas seulement la mère de l'univers, mais aussi la déesse de la terre dans la Grèce antique qui utilisait l'oracle de la Pythie à Delphes, assise sur son trépied sacré où elle absorbait les vapeurs enivrantes et servait de support à la déesse lors de son transport.

Nous le savons maintenant : la Pythie de Delphes était consultée par la société, de la base au sommet. - Comme le dit Bleeker, o.c., 28, dans l'esprit de la déesse-oracle règne un autre ordre que celui des hommes sur terre, à savoir l'ordre démoniaque, qui pense et gouverne différemment le bien et le mal, le salut et la calamité (sous forme de succès et d'échec), à savoir selon le destin divin, parfois incompréhensible pour les hommes terrestres en tant que langage, mais régissant la vie terrestre, que W.B. Christensen appelle "harmonie des contraires".

La religion kumari

M.S. Boulanger, *Le regard de la Kumari (Le monde secret des enfants-dieux du Népal)*, Paris, 2001, 196 ss. nous rapproche de la véritable nature - en tant que type de religion - des religions des déesses.

Au Népal, la kumari, une très jeune fille vierge, sélectionnée selon les normes tantriques typiques, est la médiatrice de l'énergie vitale féminine par l'intermédiaire de la déesse Taleja Bhavani à la disposition du roi jusqu'à ses premières règles.

L'écrivain, vers la fin de son livre, avoue qu'avec le temps, elle commence à comprendre. Nous vous expliquons brièvement comment elle voit les choses.

Les yeux de la fille sacrée sont noirs de creux, les lèvres sont peintes, les pieds sont rougis comme ceux des jeunes mariés ; son animal sacré est le paon, symbole typique des courtisanes.

Le kumari royal, selon Gerard Toffin, ethnologue et spécialiste de la culture népalaise, est d'abord soumis à une série d'opérations magiques en partie inconnues mais dont voici une partie typique.

Les grands prêtres lavent la jeune fille nue, afin de détruire ce qui pourrait entraver son futur rôle, puis un rituel s'ensuit, qui fait d'elle - surtout dans son physique féminin - un signe de l'énergie de déesse de Taleja Bhavani, qui représente elle-même Shiva : la girouette touche six anga, parties du corps, avec un paquet d'Eragrotis cynasuroides kusa, une plante purificatrice : les yeux, la vulve, l'utérus, le nombril, les seins et la gorge. Au fur et à mesure que le rituel progresse, le jeune corps prend la couleur rouge des kumaris. L'écrivain qualifie ces actes de transgressions de l'ordre établi, principalement en matière de sexualité. Les nous hommes sont donc appelés karmacarya, des prêtres impurs.

Mais ils ne remettent apparemment pas en question l'ordre établi, au contraire : par ces actes impudiques, ils obtiennent de Taleju Bhavani (et de Shiva) "la véritable force vitale" (o.c., 199), enregistrée dans des mantras (c'est-à-dire des formules) qui incitent les déesses très puissantes à rendre accessible la shakti, l'énergie féminine très active et efficace.

D'ailleurs, l'auteur voit aussi ces excès dans les fortes doses d'alcool et les aliments non autorisés que les kumaris doivent manipuler au cours de certains rites.

Application régaliennne.

“Grâce à l'unification (note : par le kumari) avec la déesse, le roi régnant possède des pouvoirs surnaturels dont il a besoin pour régner.” (o.c., 198). Le souverain dispose immédiatement des mantras (formules magiques) liés à cette unification, qui “manipulent” littéralement la force vitale de la déesse (de sorte qu'il y a une sorte de do ut des, je donne pour que tu donnes).

Le tantrisme.

La théologie tantrique interprète le sacré comme un couple qui devient un. C'est le dieu et la déesse (cette dernière en tant que Shakti). Le véritable salut consiste en une représentation imitative de ces divinités unifiées. Dans lequel un fort féminisme (occulte) est actif : l'aspect masculin est indifférencié (confus, désordonné) et passif ; la femme, Shakti, est ordonnatrice et active, littéralement : elle fournit une force de vie ordonnatrice.

Mme Boulanger, qui a cherché avec beaucoup de difficultés à comprendre le phénomène des kumaris, conclut : “La kumari est bien l'incarnation dans une personne féminine du tantrisme, une énergie créatrice et destructrice qui régit le monde. Une force à la fois crainte et vénérée, - avec son côté sombre, synonyme de désordre qui menace sans cesse de détruire le monde auquel il donne naissance”. (o.i., 197).

Le devadasi.

Boulanger mentionne, o.c., 209, le texte d'un népalais (Jagadish) sur les filles vierges (de un à seize ans), C. Regmi Jagadish, *The Kumari of Kathmandu*, Heritage research, 1991, disant “L'objectif final de l'adoration d'une jeune vierge n'est pas terminé mais - semble-t-il - les adorateurs devaient avoir des relations sexuelles avec ces filles après le culte”.

Boulanger ajoute : en Inde, les devadasi, les prostituées des temples, étaient célèbres car - pour les mêmes raisons - elles provoquaient la faveur des dieux pour les hautes castes qui les utilisaient. Cela correspond aux kumaris : les brahmanes dévots les considéraient presque comme des parias et en même temps elles étaient adorées comme des déesses, même par les rois (o.c., 203).

En conclusion, la déesse primordiale s'exprime dans une multitude de “fonctions” (interventions divisant l'énergie dans l'univers), non sans insister également sur la fonction de prostitution sacrificielle, qui favorise les déesses voluptueuses au-delà des frontières.

Note Bertrand Hell, *Possession et chamanisme (Les maîtres du désordre)*, Paris, 1999, formule un axiome régissant le monde du désordre, sur lequel la grande déesse règne avec ses forces vitales créatrices et destructrices : “Plus les esprits (note : actifs dans les religions de possession et chamaniques) sont sauvages, plus ils sont violents, pleins de désordre, imprévisibles, plus leur force vitale est grande. (o.c., 193).

Eh bien, dans les situations déviantes (et de préférence très graves) auxquelles est confronté celui qui possède ou les chamans, il s'agit de “saisir et traiter les forces du désordre” (o.c., 331).

Par conséquent, les deux types s'écartent des règles de la culture établie afin de rétablir l'ordre. D'où la double évaluation : on les rejette (comme déviants) ; on cherche leur aide (comme efficaces).

Il en va de même dans la religion de Dieu, comme nous le voyons dans l'interprétation religieuse de la devadasi et la théologie de la kumari, par exemple. Plus c'est dangereux, plus c'est utile.

En cela, les déviations sexuelles jouent un rôle apparemment fondamental comme l'explique par exemple l'ouvrage de Hell, 189/193 (Les connotations sexuelles). Les esprits voluptueux veulent être approchés comme voluptueux ! Voir aussi Hell, o.c., 291/296 (de la soumission au mariage). Mais attention : pour annuler le désordre. Pas pour renforcer le trouble primitif. Ainsi, Hell, avec Bastide, mentionne un mythe dans lequel l'“union avec la mère terre” est recommandée.

Conclusion

Jusqu'à présent, quelques perspectives sur un matériau abondant, - Shah-reskh Husain, *La grande déesse-mère (création, fertilité et abondance : mythes et archétypes féminins)*, Köln, 2001 (orig. *The Goddess* (1997)), 156, dit : “En Inde, au VIIe siècle, les textes mystiques tantriques ont commencé à diffuser le concept de shakti, c'est-à-dire l'énergie féminine dans sa forme brutale, la force vitale de base sans laquelle les dieux (surtout Shiva) ne pourraient pas fonctionner. “Les femmes sont la divinité. Ils possèdent le souffle de la vie” dit un tantrique.

Après des siècles de culte masculin indo-européen, la déesse a affirmé sa suprématie”. Cette théologie féminine tantrique a refait surface au siècle dernier dans les années 1970 dans notre Occident moderne et postmoderne.